

Leçon de thèse de Doctorat, à Propos de Somnambulisme et Médiurnité.

Salle Louis Liard, Sorbone, Octobre 1997.

Ce serait un comble si, après avoir constamment critiqué les interprétations rétrospectives, je vous livrais de ma propre démarche une version reconstruite. C'est pourquoi, plutôt que de vous décrire le chemin que j'aurais dû suivre, en le faisant passer pour celui que j'ai suivi, je préfère essayer de restituer, autant que ma mémoire me le permet, mon cheminement, avec ses tâtonnements, ses hasards, ses rencontres, ses faiblesses aussi. Il vaut en général mieux dire la vérité, et d'autre part cette façon de présenter mon travail me paraît mieux en résonance avec la méthode que j'ai rodé peu à peu au contact du dossier du magnétisme, méthode assez résolument pragmatiste, au sens philosophique du terme.

C'est Pierre Geste, un médecin à l'ancienne mode, toujours penché sur les grandes questions, érudit et curieux de tout, qui m'a fait découvrir le dossier du magnétisme. C'était, si ma mémoire est fidèle, en 1979. Geste, qui a des livres sur tout, possédait déjà, à l'époque, sur ce thème, de nombreux ouvrages rares, et, en parcourant certains de ces livres je me suis senti immédiatement attiré par ce sujet. La première raison de cette attirance est fort simple : depuis le lycée j'étais passionné par la question des soucoupes volantes, et, des soucoupes au magnétisme, il n'y a qu'un pas, au plan, au moins, de la problématique. J'ajouterai cependant pour faire bonne mesure qu'au moment où j'ai découvert le magnétisme, j'avais déjà parcouru une bonne partie du chemin qui mène de l'adhésion croyante au questionnement de type anthropologique; l'ethnologue (amateur, et qui de plus s'ignorait encore comme tel) , commençait à pointer sous le soucoupiste. Ainsi, je me suis rapidement rendu compte que la question des ovnis prolongeait, en version populaire, une discussion qui avait agité l'élite du siècle dernier; ainsi, les péripéties des commissions officielles aux Etats-Unis semblaient une redite d'un processus qui s'était déroulé aux XVIII^e et XIX^e siècles dans les Académies, et j'ai été frappé par l'analogie de structure qui jaillissait de la comparaison. Mais j'ai également aperçu aussitôt la différence entre les deux dossiers.

Le débat sur les soucoupes, qui mériterait d'être davantage pris en compte par les anthropologues, a toujours été relégué dans la pacotille populaire. Le magnétisme, en revanche, fut intimement lié à la haute culture du XIX^e, il a impliqué la médecine, la psychologie, la physiologie, la philosophie, la littérature, il a passionné une série de penseurs dont la liste serait longue et impressionnante. D'autre part, quoique problématiques, les faits allégués par les magnétiseurs, même les plus étranges, semblaient avoir un caractère semi répétitif; on pouvait expérimenter sur la pâte humaine, et espérer reproduire des phénomènes dans des conditions plus ou moins contrôlées, ce qui n'était jamais le cas des fugitives observations d'ovnis.

Pour toutes ces raisons, j'ai mis en sommeil mon ancien terrain, et me suis embarqué dans une enquête qui a duré seize ans, qui est loin d'être terminée, mais dont le premier volet se clôt aujourd'hui. C'est un DEA de philosophie, soutenu à université de Dijon en 1981, qui m'a donné la première occasion de travailler sur le magnétisme dans un cadre universitaire. En effet, il me faut à nouveau l'avouer, mes premiers intérêts en philosophie avaient été quelque peu influencés par ma soucoupophilie. J'avais trouvé un écho profond de mes préoccupations dans le pragmatisme de William James - doctrine dont la cote était alors au plus bas, mais qui effectue en ce moment une remontée en puissance - et j'avais traversé ces questions dans une maîtrise dirigée par Jean Brun, en 1980. La chance a voulu que trois de mes professeurs de l'époque - Jean Brun, Jean-Jacques Wunenburger, et Gilbert Romeyer - fussent ouverts, chacun à leur façon, aux chemins de traverse. Jean Brun, aujourd'hui décédé, était un ironiste qui aimait asticoter les grandes machineries intellectuelles, et par dessus tout le prêt à penser de son temps; Gilbert Romeyer, qui a été par la suite un des premiers à réhabiliter les sophistes, travaillait sur Maine de Biran, il savait l'intérêt de ce philosophe pour le magnétisme; quant à Jean-Jacques Wunenburger, il réfléchissait déjà à la face obscure de la culture et était en quête de rationalités alternatives. Ce sont eux qui m'ont vivement encouragé à explorer ce domaine. Sans leurs encouragements, je n'aurais sans doute pas persisté dans l'étude d'une question que l'esprit de l'époque jugeait, au mieux, incongrue et futile.

La découverte du gisement magnétique a été pour moi un choc. C'est un sentiment étrange, croyez- moi, que de découvrir un monde oublié, qui n'intéresse presque personne, et dont la richesse se dévoile pourtant, jour après jour. Chaque journée à la BN était une aventure. Une aventure souvent exténuante, car je n'étais pas formé au métier d'historien, et je me perdis régulièrement dans des labyrinthes. Mais le poisson était si abondant que l'historien novice avait beau lancer ses filets au hasard, il prenait toujours quelque chose. Et déjà, les interrogations commençaient à fuser : comment expliquer l'oubli massif d'un dossier qui commande la compréhension de nombreux aspects de notre culture? Comment une question qui fascina certains des plus grands esprits du siècle dernier, avait -elle pu sortir à ce point de notre horizon?

Je reconstruirais encore mon cheminement si je prétendais avoir suivi, dès le début, une méthode stricte pour me guider dans l'histoire du magnétisme. Mieux vaut reconnaître tout de suite que je suis d'abord allé à tâtons, et que si par méthode, on entend des principes *a priori* plaqués sur un dossier, mon premier principe de méthode a probablement été de ne pas en avoir. Cette façon de mettre la main à la pâte, je l'ai par la suite intellectualisée à travers les conceptions de Bergson et du courant pragmatiste, qui m'ont servi de fil conducteur ; mais, à l'origine, ce fut surtout une attitude instinctive. Sans l'avoir clairement pensé j'ai cherché à éviter les placages théoriques artificiels, les cristallisations prématurées, j'ai même eu une tendance parfois excessive, au début de ma recherche, à m'isoler volontairement, à refuser de lire ce qui s'écrivait alors sur ce sujet, à me fermer aux discours de l'époque. J'avais l'impression que mes fragiles intuitions ne résisteraient pas à ces lectures, et qu'il fallait fortifier mon point de vue avant de le confronter aux autres. Certes, cela témoignait sans doute d'un curieux mélange de forfanterie et de fragilité, mais on peut aussi, si l'on est optimiste, y déceler le germe d'une façon de s'orienter dans les idées.

L'idée centrale autour de laquelle a cristallisé mon travail a commencé cependant à germer à mesure que les textes que j'exhumais entraient en résonance avec mes lectures et mes préoccupations. Trois facteurs m'ont mis sur cette voie.

1-Le premier, j'y reviens, fut mon intérêt précoce pour les soucoupes volantes. De cette enquête, je n'avais rapporté aucune certitude concernant les fameux objets volants, et j'avais amassé bien davantage de raisons de mettre en doute leur réalité factuelle. Mais en revanche j'avais, concernant la manière dont fonctionne une culture, tiré plusieurs enseignements, et, notamment celui-ci, qu'une vision du monde dispose, contre ce qui paraît la mettre en jeu, de dispositifs de protection extrêmement efficaces ; au contact de ce dossier, qui a été mon école, mon "terrain", j'avais en effet eu tout le loisir de constater, de façon vécue, concrète, le sort réservé par notre culture aux courants réputés dissidents ou marginaux, et j'avais également appris à détecter les sous-entendus inavouables du discours de la tolérance. Or la question magnétique me ramenait à ce constat, mais en le portant aux extrêmes. Je découvrais, non pas un débat, ni même une polémique, mais une guerre entre deux visions de l'homme, une guerre entre des écoles se réclamant de phénomènes et de pratiques divergents. Le conflit n'était pas repoussé vers les marges de la culture, comme c'est le cas des soucoupes, il avait lieu en son centre même, dans les Académies, dans les corps savants, et son enjeu concernait la structure du sujet humain, qu'il fallait revoir totalement, si une partie des phénomènes revendiqués par les magnétiseurs étaient bien réels. J'ai donc été tout naturellement été amené à prendre comme fil conducteur le conflit, et à construire comme un des objets centraux de mon enquête l'ostracisme dont le magnétisme avait été l'objet, avant que l'oubli ne fasse son oeuvre.

Mais reconnaître le conflit est une chose, et juger de sa signification en est une autre. Au début des années quatre-vingt, la tendance était encore à voler au secours du vainqueur, ce qui, dans mon cas, aurait consisté à prendre pour fil conducteur le discours dominant que la psychanalyse tenait alors sur l'hypnose. Mon esprit de contradiction, mais aussi mon passé soucoupique, m'ont engagé dans une autre voie,

plus risquée sans doute, mais, je l'espère, plus riche d'implications. Presque tous les textes contemporains que j'avais lus sur le magnétisme reposaient sur la disqualification implicite ou explicite, partielle ou totale, des magnétiseurs. J'ai refusé cette disqualification, y compris pour les phénomènes troublants et problématiques de la lucidité. Ce qui m'a conduit à l'hypothèse, à mon sens suffisamment étayée par les documents, que le magnétisme était en excès sur les théories de la psychiatrie, de la médecine et de la psychologie. De ces choix initiaux découlait la possibilité d'une relecture complète des courants situés en aval. C'est cette lecture que j'ai esquissée dans mon travail. Par la suite, j'ai puisé dans la nouvelle sociologie des sciences, notamment dans tout ce qui s'articule autour de l'idée de symétrie, de quoi étayer ce refus épidermique de prendre le parti des vainqueurs. Mais l'idée première, je la dois d'abord à mon expérience personnelle.

2-Le hasard a aussi contribué à orienter ma démarche. En 1982 " l'ange des bibliothèques", comme le nomme Köestler, a bien voulu mettre sur ma route dont livres qui, pour moi, ont été décisifs. Le premier fut précisément un ouvrage de Koestler, les *Somnambules*. La description que donnait l'auteur du cheminement, à travers les siècles, des idées sur le cosmos, entraînait en résonance avec ce que me montrait le dossier du magnétisme. Je fus particulièrement frappé par le fait que l'héliocentrisme professé par Aristarque de Samos, faute de pouvoir s'imposer dans le contexte antique, avait été mis en réserve pendant près de deux mille ans avant de percer; j'en conclus que des idées peuvent être mises en réserve et resurgir beaucoup plus tard, et montrer leur pertinence dans un autre contexte. Je fus également frappé par le cheminement buissonnant, labyrinthique et conflictuel des idées, par ces courants qui se scindent, se perdent, resurgissent, s'entrechoquent, se réunissent, bref, par toute cette vie complexe des idées, qui semblait fort loin des théories que l'on m'avait enseignées. Enfin l'état quasiment somnambulique dans lequel, selon Koestler, Copernic, ou Kepler avaient effectué leurs découvertes, cette façon de mettre en branle des processus que l'on ne maîtrise pas, de côtoyer des abîmes sans les voir, ou en les devinant, évoquait de façon frappante l'acte

des fondateurs du magnétisme, de Mesmer ou de Puységur. Mesmer, par exemple, n'avait-il pas, en poursuivant son fluide imaginaire, levé de multiples lièvres qu'il avait dédaigné poursuivre? Puységur, avec sa découverte du somnambulisme, n'avait-il pas déclenché un autre processus aux conséquences incalculables? Le titre même du livre de Koestler, donnait, appliqué au magnétisme, un écho auquel l'auteur n'avait pas songé; si le copyright n'avait pas été déjà pris, j'aurais aimé appeler mon enquête *Les somnambules...*

La même année, l'ange des bibliothèques m'a fait découvrir dans les fichiers de la Bibliothèque Nationale *Histoire et philosophie du magnétisme*, de Rouxel. L'auteur, un magnétiseur tardif y faisait, vers 1890, l'histoire de sa pratique. Il décrivait le buissonnement des tendances du magnétisme, et, surtout, leur combat déjà plus que centenaire, avec la médecine institutionnelle. Le propos était très polémique, car c'était l'époque où Charcot s'était réapproprié le magnétisme, et l'auteur avait des comptes à régler. Mais il semblait solidement documenté. Je résolus de le prendre provisoirement pour fil conducteur, mais tout en cherchant à vérifier ses affirmations factuelles, car j'apprenais déjà à me méfier de l'ange des bibliothèques, qui m'avait parfois orienté sur de fausses pistes. Rouxel, à l'usage, s'avéra fiable sur le plan historique, malgré son ton polémique. Il me donna des clefs pour entrer dans le labyrinthe. Et il me renvoya à d'autres ouvrages historiques. Et c'est ainsi que je découvris peu à peu que l'histoire de la polémique que je cherchais à faire avait déjà été écrite par de nombreux auteurs du siècle dernier; et que presque tous les auteurs de l'époque, toutes tendances confondues, avait précisément pris le conflit pour fil conducteur. On ne m'avait pas attendu; je ne faisais que retrouver ce qu'avaient vu des dizaines d'auteurs, depuis 150 ans. J'étais donc, dans une certaine mesure, en train d'enfoncer une porte ouverte, mon propos devenait banal, mais, paradoxalement, au deuxième degré, il tenait peut-être son intérêt de cette banalité même. L'énigme de l'oubli du magnétisme se redoublait puisqu'il apparaissait que l'on avait aussi oublié les histoires qui en rendaient compte, et les nombreuses discussions dont il avait été l'objet pendant tout un siècle. Et mon intervention, dans cette affaire devenait plus compliquée, puisqu'il me fallait lire les

textes des historiens par dessus leur épaule, en vérifier par des recoupements l'exactitude, en faire éventuellement la critique, l'actualiser aux préoccupations de cette fin du XX^e siècle, trouver un point d'entrée dans l'affaire qui ne consiste ni à endosser le point de vue des vainqueurs, ni à endosser celui des vaincus, ni à me laver les mains des implications de cette polémique...

La situation s'est encore compliquée quand il s'est agi de dresser un inventaire des thèmes discutés par les magnétiseurs. Que chercher? Quels étaient les thèmes pertinents pour un chercheur du XX^e, et les questions mortes, qui ne relevaient plus que d'une histoire antiquaire, d'une historiographie de second rayon? Selon quels critères juger d'une question morte? Cette notion avait-elle même un sens, quand il s'agit de phénomènes relevant du psychisme et de la culture? Pour me fixer les idées sur ce point, j'organisai une navette entre le XX^e siècle et la période du magnétisme, et les études disponibles à l'époque. Il m'apparut assez vite que les questions discutées dans les revues magnétiques débordaient constamment celles que retenaient les analystes contemporains, lesquels avaient tendance à juger à peu près exclusivement du magnétisme à travers les préoccupations de la psychanalyse. Or, cette perspective allait à l'encontre de ce que je découvrais; il m'apparaissait de plus en plus que ces commentateurs, quels que fussent par ailleurs leurs mérites, cédaient en général sur ce point à l'illusion rétrospective, et que sur d'autres dossiers moins sensibles, plus éloignés dans le temps et dans l'espace, ont eût immédiatement repéré et critiqué cette illusion. Je pris donc le parti, une fois de plus, de différer les choix prématurés, et de constituer des dossiers sur tous les thèmes récurrents que je rencontrais. Cela, évidemment, m'a pris beaucoup de temps, et demandé beaucoup de travail inutile. J'ai chez moi une caisse de dossiers qui ne serviront sans doute jamais. Mais, peu à peu, l'angle d'attaque s'est décanté, et s'est imposé de lui-même. L'essentiel des discussions tournait autour de la question du somnambulisme; j'ai donc décidé de la prendre pour le thème central de mon enquête. Mais, d'autre part, j'ai étendu mon propos au-delà de l'histoire du magnétisme proprement dit, jusqu'à l'émergence des sciences psychiques britanniques, qui apparaissent au milieu des années soixante-dix, et de la métapsychique

Française, qui débute avec ce siècle, car il m'apparaissait de plus en plus que l'on devait voir en ces courants l'exploration continuée d'une des facettes les plus provocantes du défi magnétique. Cela me menait vers 1935. Après quoi, la métapsychique, pour des raisons qui restent encore en partie à identifier, rentrait dans une semi clandestinité. J'avais, en gros, deux siècles à prospecter.

3-Il me reste encore à vous parler du pragmatisme qui, peu à peu, s'est imposé comme le fil conducteur de ma démarche, parce qu'il entraînait le mieux en résonance avec le dossier que je découvrais. J'ai fait allusion mon intérêt précoce pour cette conception philosophique. Il m'est peu à peu apparu que toutes les représentations que l'être humain se donne de sa propre nature, qu'elles soient mythiques, religieuses, philosophiques ou scientifiques, sont indissociablement des outils à travers lesquels il se propose à son insu de s'édifier. Plus une doctrine se targue de détenir une vérité qui lui serait extérieure, et plus elle accroît son pouvoir de fascination aux yeux de ses adeptes, et donc sa vertu autoédificatrice. Par un retournement troublant on se rapproche d'autant plus des vues pragmatistes que l'on croit s'en éloigner, et le pragmatisme n'est jamais si bien vérifié que par les vues de ses adversaires. Regardez les doctrines philosophiques grecques, et demandez-vous s'il en est une qui échappe à cette interprétation, demandez vous si Platon, aujourd'hui, peut encore jouir du privilège de Vérité qu'il s'était accordé. Eh bien, à mes yeux, il en est de même des courants qui, en aval de Puységur, ont essayé d'explorer les profondeurs aperçues par le marquis, psychanalyse y compris. Selon mes vues, chacun de ces courants a contribué à construire la matière psychique dans l'acte même par lequel il prétendait l'objectiver et la décrire; et c'est ainsi que l'on est parvenu à des dossiers contradictoires qui se sont entrechoqués. Pour essayer de saisir ce mode de production paradoxal, j'ai proposé, faute de mieux, le terme de décrire-construire. Parler de décrire-construire, cela m'a conduit à prendre la notion de vérité au sens de James. James préférait parler de la *vérification*, qui désigne avant tout chez lui un processus de création, et non un processus rétroactif de confirmation. Vérifier un fait, ou une théorie, c'était d'abord, pour le philosophe américain, le *faire être*; mais c'était aussi, dans un sens second, prendre acte de ce que l'on avait ainsi fait

être. Ainsi, pour James, vérifier la voyance de Madame Piper, c'était donner à cette potentialité un cadre intellectuel et affectif où elle puisse se révéler, mais c'était aussi, au sens second, constater ce qui ainsi s'était manifesté, et enrichir notre répertoire des possibilités de la nature. James tenait également à ce point de vue réaliste, et, en ce sens, il *croyait aux faits*, ce qui le distingue de son pseudo-disciple Rorty; c'était là pour lui le préalable nécessaire à ce que les recherches psychiques aient un impact épistémologique. En résumé, du pragmatisme j'ai tiré mon fil conducteur, la pluralité conflictuelle des décrire-construire.

Trois ans de coopération en Algérie m'ont momentanément sevré de la BN, et m'ont donné le loisir de réfléchir à la question d'ensemble, en lisant surtout des textes d'anthropologues et de philosophes contemporains. Au retour, vers 1986 la rencontre de plusieurs chercheurs - Georges Lapassade, Alain Gras, et, quelques années plus tard, Jean-Pierre Peter - m'a fait sortir de cet isolement. Je garde un vif souvenir de ma première discussion avec Jean-Pierre Peter. C'était la première fois, après dix ans de travail que j'avais l'occasion d'échanger des idées avec un historien qui avait fréquenté de près le magnétisme, sans les préventions habituelles, et j'ai eu ainsi la confirmation que l'isolement ne m'avait pas fait engendrer que des chimères.

Ainsi, plusieurs thèmes, instruits séparément, mais reliés par une intuition centrale, se sont peu à peu imposés à moi : l'oubli du magnétisme ; le bouillonnement post-puységurien et la profusion initiale des possibles, effacée par l'actualisation d'un de ces possibles, à savoir la psychanalyse freudienne; le décrire-construire; le dispositif de protection qu'un ordre mental secrète spontanément pour se protéger contre ce qui l'agresse dans ses fondements mêmes; la discorde et le conflit, qui semblent régner dans le monde des idées comme il règnent dans le monde de la guerre et de la politique; la tendance à gommer l'origine conflictuelle des consensus apparents ; l'exclusion impitoyable des sciences psychiques... Vers 1990 ces thèmes se sont organisés en un scénario cohérent, que je rappelle brièvement. On a longtemps considéré le magnétisme

comme un tâtonnement préscientifique dont la psychanalyse freudienne aurait tiré tout ce qui est rationnellement exploitable; or c'est là à mes yeux une illusion rétrospective que dissipe une vision élargie de la question. Cette vision élargie a pour préalable une mutation du regard, qui consiste, pour l'essentiel, à mettre entre parenthèses les succès ultérieurs de la psychanalyse, à remonter au marquis de Puységur, à refuser de disqualifier les magnétiseurs, et à étaler sur la table toutes les données de la question, y compris celles qui étaient écartées parce que jugées inactuelles ou sulfureuses. À travers cette nouvelle perspective, le paysage est totalement modifié. La découverte du somnambulisme par le marquis de Puységur en 1784, souvent vue comme une chimère préscientifique, apparaît comme un événement, au sens propre comme au sens technique que lui donne la philosophie des sciences: elle a déclenché un processus aux conséquences immenses et imprévisibles. L'une de ces conséquences a été de déstabiliser l'idée que la pensée occidentale s'est forgée du sujet humain, de remettre en cause de façon frontale certains de ses présupposés fondamentaux. Plusieurs courants de pensée et de pratiques sont nés de cet événement, se sont efforcés d'explorer ses conséquences, et se sont entrechoqués. L'institution médicale a organisé une série de barrages contre cette agression, et le possible différent que représentait le magnétisme a été écrasé à l'issue d'une bataille sans merci; les hypnologues se sont réappropriés le magnétisme; ils l'ont trié, reconstruit selon les exigences du scientisme, préalable nécessaire à sa prise en compte institutionnelle. La psychanalyse freudienne, qui n'a connu le magnétisme qu'à travers le filtre de l'hypnologie savante, a développé un autre des possibles contenus dans le bouillonnement de faits et de pratiques qui ont suivi Puységur. L'oubli a résulté a recouvert cette bataille, comme il a recouvert certains aspects désagréables de l'occupation allemande; mais un regard exercé peut encore repérer, dans des productions culturelles où l'on ne penserait pas aller les chercher, des traces de cette bataille pour la définition de l'homme.

On le voit, la question de l'oubli flotte sur toute mon enquête. Elle est d'autant plus intéressante qu'elle concerne la psychanalyse freudienne. Comment la

psychanalyse a-t-elle pu occulter pendant si longtemps une histoire qui conditionne la compréhension de sa propre histoire, et alors même qu'elle est obsédée par sa propre filiation? Il y a là, me semble-t-il, un noeud remarquable de problèmes. Ainsi *La cité divisée*, le dernier livre de Nicole Loraux, dont je n'ai malheureusement eu connaissance qu'après avoir rendu mon travail. Le secret de la culture grecque, pour l'historienne, le secret sur lequel veille l'oubli, c'est que la discorde et la violence sont au coeur de la Cité. Ce qu'écrit Loraux - compte-tenu, évidemment, des différences de contexte - s'ajuste étonnamment à mon propos: ainsi l'auteur qualifie de "mémorable" l'oubli dont elle veut faire l'histoire, et mémorable, spectaculaire, celui auquel je suis confronté ne l'est pas moins. Dans *Moïse et le monothéisme* Freud avait écrit: " il en va de la déformation d'un texte comme d'un meurtre; le difficile n'est pas d'exécuter l'acte". Faisant jouer l'intuition freudienne, Loraux montre comment les traces du conflit originaire ont été éliminées de la mémoire grecque. La transposition n'est pas trop difficile: l'histoire du magnétisme montre comment la théorie de l'inconscient a effacé le souvenir conflit qui l'a vu naître. Mais le travail remarquable de Nicole Loraux me semble encore renforcer la signification que je veux donner à l'oubli du magnétisme. En effet, la mémoire savante s'est attachée à exhumer cet oubli lointain, tandis que celui, beaucoup plus proche, beaucoup plus facile à combler, et qui nous concerne plus directement, du conflit du magnétisme, est longtemps resté à peu près total.

On objectera que j'enfonce une porte ouverte, ou que j'énonce une contrevérité. La psychanalyse, en effet, n'a-t-elle pas dû se battre pour imposer ses vues, surtout en France, où les résistances ont été très vives, et cette bataille n'a-t-elle pas duré cent ans? Et n'est-ce pas encore la psychanalyse, justement, qui nous fournit les clefs pour comprendre cet oubli ? De tout cela il faut convenir. Mais à condition d'ajouter que la psychanalyse a joué dans cette affaire un rôle double. Elle nous fournit certes les concepts pour comprendre l'oubli, et des concepts puissants ; mais elle contribue aussi à le maintenir, quand elle cherche à gommer la trace de ses concurrents, quand elle se présente comme détentrice d'un critère permettant de rejeter ses concurrents, de considérer les questions qu'ils posaient comme des questions mortes.

Pourquoi cette réticence à lever le voile sur l'histoire conflictuelle de l'inconscient?

En premier lieu, reconnaître le conflit du magnétisme, sans accorder *a priori* à la psychanalyse le privilège de tracer, dans le psychisme, la voie royale, c'est pluraliser le psychisme, c'est pluraliser les voies, c'est reconnaître que le monde mental dans lequel nous vivons, et dans lesquels la psychanalyse a joué un rôle éducateur, n'est pas le monde mental vrai, le référent or, par rapport auquel devraient s'apprécier les errances des autres cultures, ou de nos subcultures, mais un monde parmi d'autres, l'actualisation d'un possible. C'est réinterpréter la psychanalyse à travers les vues du pragmatisme. David Lapoujade, auteur d'un livre récent sur William James, écrit ceci: " Par définition, le conventionnalisme est inséparable d'une philosophie pluraliste. Quand tous les individus sont courbés sous une même force, il n'y a aucun sens à parler de convention. En revanche, quand un ordre unique est contesté par l'apparition d'un autre, les deux ordres apparaissent alors comme des conventions. Ou encore, selon la remarque de Poincaré, c'est parce qu'il y a de nouveaux espaces géométriques que l'espace euclidien apparaît, non plus comme naturel, mais comme conventionnel."¹C'est assez précisément ce que j'ai voulu dire.

Mais, en second lieu, reconnaître le conflit du magnétisme, c'est attirer l'attention sur ce qui, à l'issue de ce conflit, à été exclu, à savoir, plus particulièrement, la question de la lucidité magnétique, et toutes ses implications pour notre image du monde. Je n'ai pas besoin d'insister sur ce point, qui me paraît capital: l'interdit sur la métapsychique est un des derniers, et des plus importants, des interdits de la culture contemporaine. Certes, j'entends déjà des voix me sussurer que je dramatise ce rejet, qu'il n'est pas si important. Pour toute réponse, je ne résiste pas à la tentation de vous citer cette formule de Montaigne:

¹David Lapoujade, William James, empirisme et pragmatisme, puf, 1997, p. 98.

J'examine pour finir les points délicats de mon entreprise, les points où mon travail peut et doit être discuté, critiqué, ou précisé.

1) Il y a d'abord la question de la documentation. Mon souci constant, face à cette marée de documentation, a été de repérer les thèmes récurrents, et de les explorer jusqu'au moment où les documents commencent à devenir redondants. Ai-je pour autant réussi à maîtriser cela? J'ai, me semble-t-il, effectué de sérieux carotages, si possible aux endroits stratégiques; j'ai multiplié les zones connues ; mais le courant du magnétisme garde encore bien des zones d'ombre. Je ne pense pas qu'une documentation plus fouillée pourrait renverser mes thèses; mais il est possible qu'elle pourrait ici et là les infléchir.

1) Un autre point faible de ma thèse, dans le même ordre d'idée, est que ma documentation est surtout française; j'ai exposé dans mon introduction les raisons de ce choix : c'est en France que le magnétisme est né, c'est en France que le conflit a pris les formes les plus violentes. Mais il reste que c'est là une limite de mes conclusions. Je n'exclus pas qu'une étude du même problème dans les autres pays concernés (Allemagne, Etats-Unis, Angleterre, Italie) donnerait des résultats assez différents. Ainsi le cas américain, sur lequel je n'ai fait qu'entrouvrir une fenêtre, montre qu'il y a eu plusieurs destins du magnétisme, au sens où Freud parlait du destin des pulsions. La relative faiblesse des corps savants, susceptibles d'endiguer et de canaliser la marée magnétique, a fait qu'aux USA le magnétisme a pénétré plus vite, et plus profondément la culture américaine, où s'est développée une pneumatologie distincte des croyances religieuses, qui a abouti, entre autres, à l'oeuvre de William James. En gros, ce qui a provoqué l'enlèvement du magnétisme en Amérique, c'est l'utilitarisme. Il faudrait porter le même regard sur les autres pays concernés, et comparer la façon dont chacun a géré et endigué la menace magnétique.

3) Ma périodisation est vaste, trop vaste sans doute, et qui trop embrasse, mal étroit. J'ai accepté ce risque en pensant que pour faire sortir ce dossier de l'histoire antique, il fallait le plier à une interprétation, qui fasse sens pour nos problèmes d'aujourd'hui. Faute de pouvoir tout lire, je me suis installé à des carrefours stratégiques; mais le choix

même de ces carrefours est déjà un travail sur le matériel, une interprétation, elle-tributaire de la documentation. Il y a là l'amorce d'un cercle vicieux, mais seule l'action brise le cercle, l'action, c'est-à-dire la vertu heuristique d'une thèse. Quoiqu'il en soit de cette façon de procéder, il en est résulté ce que je perçois comme des points faibles.

a) Je suis trop rapidement passé sur la période du spiritisme et sur la naissance des sciences psychiques britanniques. En toute rigueur il eût fallu traiter cette nouvelle émergence avec le même soin que j'ai traité celle du magnétisme ; mais cela aurait entraîné un travail de dimensions trop importantes ; faute de quoi cette partie fait un peu pièce rapportée dans mon travail. Cela tient au fait qu'à mesure de l'avancement de l'enquête, j'ai compris que, pour donner toute sa portée à la thèse, pour porter le défi magnétique jusque dans la culture contemporaine, il fallait le prolonger par les sciences psychiques britanniques et la métapsychique ; ce qui m'a conduit à intégrer sans cesse de nouveaux matériaux, au détriment peut-être de l'unité de l'ensemble.

b) Enfin et surtout la matière dont je traite de la position de la psychanalyse dans mes *lignes de fuite*, est certainement la partie la plus délicate de mon entreprise. Il me fallait affronter ce problème, mais avec le risque d'en dire trop, et trop peu, auquel je n'ai probablement pas échappé . J'en profite donc pour insister sur le fait que mon projet n'a jamais été d'attaquer la psychanalyse, en suivant la mode qui se développe dans le sillage des sciences cognitives, mais de la réinterpréter de façon pragmatiste, comme un décrire-construire, en prenant appui sur le dossier que j'ai exhumé. Je n'ai jamais contesté, ni le rôle éducateur de la psychanalyse, ni le génie de Freud, ni la portée de certaines de ses vues. Ce que j'ai contesté, après d'autres, mais en m'appuyant sur de nouveaux arguments, c'est le privilège qu'elle s'est accordée à une certaine époque, et auquel elle se cramponne encore parfois, de la Coupure. Freud a voulu disqualifier ses concurrents comme Platon a voulu disqualifier les sophistes, et avec le même succès. Aujourd'hui on sait le côté factice de cette coupure, et l'on réhabilite les sophistes contre la calomnie platonicienne. Eh bien je pense que le recul nous fera inexorablement voir la même chose, et nous conduira à réhabiliter les concurrents de la psychanalyse. Seulement, ce qui a rendu difficile, voir impossible cette réhabilitation des concurrents,

c'est qu'aujourd'hui, parmi les courants disqualifiés, il y eu les courants alternatifs des sciences psychiques, et que sur ces courants pèse un des principaux interdits des temps modernes. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles Freud, qui fut un temps tenté de s'allier avec ses courants, les a par la suite repoussés dans les ténèbres extérieures, parce qu'il a compris que cette alliance risquait de faire capoter toute son entreprise. Quoi qu'il en soit, la psychanalyse vaut mieux que ces remarques finales. Il faudrait donc étudier en détail, tout en conservant le regard que j'ai porté sur la guerre du somnambulisme, le buissonnement des courants qui, à la charnière des deux siècles, se sont affrontés pour la définition de l'inconscient. Pour des raisons de temps, d'espace, de fatigue aussi, je n'ai fait qu'esquisser ce travail; poussé par mon enquête, j'ai sauté des maillons, pour en venir, un peu trop abruptement sans doute, aux conséquences. Il reste à instruire les maillons intermédiaires, et à voir si et jusqu'à quel point mes conclusions continuent de tenir après ce travail complémentaire.

4) J'en viens enfin à la question de l'écologie de la culture. Je n'ai pris connaissance du livre où Isabelle Stengers aborde cette question qu'après avoir rendu mon travail, mais il est clair qu'elle a constamment constitué l'horizon de mon enquête. La nature même de mon sujet devait m'y conduire, puisque mon idée centrale était de repérer la façon dont une culture agressée gère et amortit une menace, la façon dont les idées se régulent, dont des compromis s'établissent entre les courants en conflit. Je me suis bricolé une représentation, délibérément provisoire, des processus de transaction qui affectent la vie des idées comme la vie politique, et qui, par contre-coup, quand il s'agit des conceptions de l'inconscient, finissent, en se stabilisant et en se solidifiant, par affecter notre vie la plus intime. C'est dans cette perspective que j'ai suggéré de considérer la psychanalyse comme une théorie et une pratique que le matérialisme scientifique a dû concéder pour amortir l'agression magnético-spirito-métapsychique, ce qui ne veut absolument pas dire qu'elle se réduise à cet éclairage. J'ai risqué dans mes deux dernières sections des analyses locales de ces processus, mais je me suis gardé d'en faire la théorie; car, à supposer que je sois capable d'une telle tâche, ce dont je doute, j'étais de toute façon embarrassé par une trop vaste matière pour la mener à bien. Dans le

même ordre d'idée je ne suis pas parvenu à clarifier totalement mon interaction dans le domaine que j'étudie. Il est clair que ce domaine ne m'est pas indifférent; mais qui conduirait une si longue enquête sur un sujet qui l'indiffère? Qui pourrait prétendre atteindre le point neutre, à partir duquel les errances des autres, leurs croyances, leurs engagements, serait enfin descriptible en toute objectivité? William James écrivait dans *La volonté de croire* que nous sommes tous, sceptiques ou croyants, en ces matières situés quelque part sur un plan incliné de crédulité, et il ajoutait: "que celui qui n'a jamais glissé me jette la première pierre". Or, si je suis cohérent avec moi-même, si j'applique les conséquences des conceptions pragmatiques qui ont guidé mon enquête, je dois reconnaître que j'ai contribué à façonner, à organiser, le domaine qu'en même temps je me suis efforcé de décrire. On pourrait voir là une façon désinvolte de larguer toute objectivité, et de ramener le réel à des récits. Rien n'est pourtant plus étranger à mon propos. Je ne prône pas une approche désinvolte et esthétisante des dossiers, qui larguerait toute objectivité et mépriserait les faits; je veux simplement pointer une contrainte de la vie sociale et intellectuelle, qu'il serait vain de prétendre surmonter totalement, mais qui doit être prise en compte dans toute réflexion. Je ne crois pas que la symétrie puisse être distribuée par un spectateur idéal et détaché situé dans une sorte de point neutre, au-delà des rapports de force. Je crois que si symétrie il y a, c'est une symétrie des engagements actifs, qui doivent être avoués et reconnus comme tels. En d'autres termes, je suis contre l'atmosphère consensuelle qui règne aujourd'hui et je suis d'accord avec Isabelle Stengers pour dire que rien n'est plus détestable que cette tolérance méprisante avec laquelle on étouffe les idées ou les pratiques qui sortent du rang; à tout prendre, je préfère les débats virulents du XIX, que cette tolérance ; et, de ce point de vue, je dois confesser la répulsion que m'on provoquée les livres de Rorty. Mais alors, si chacun doit se battre pour faire exister ses idées, sa conception du monde, comment sauver l'objectivité de la science? La démocratie pourrait nous une voie pour surmonter ce dilemme. En démocratie, chaque citoyen est tenu de s'engager dans un parti, mais il est également tenu de mettre au-dessus de ses préférences personnelles le processus de régulation de la Cité. De même on pourrait concevoir que des chercheurs,

bien qu'engagés dans leurs conceptions, mettent au-dessus de ces dernières l'écologie des idées. On pourrait imaginer que l'objectivité, inaccessible au niveau des engagements pluriels, serait récupérée au niveau où ces engagements se régulent. Seulement, à nouveau, ce processus de régulation, quel dispositif nous garantira que l'on en fait la description objective? Et prétendre retrouver avec lui le point neutre, n'est-ce pas rétablir l'illusion de maîtrise que l'on voulait abolir? Il me semble que l'on ne peut prétendre atteindre ce point, que l'on ne peut s'extraire de l'histoire, et que ceux qui affirment le contraire nous trompent. Il est étonnant que les rationalistes qui récuse comme miraculeux les faits de la métapsychique admettent la possibilité d'un point de vue qui conférerait à celui qui l'atteint la capacité exorbitante de s'extraire de la condition humaine. Reconnaître ce point, ce n'est pas pour autant se vautrer dans l'arbitraire du relativisme. Reconnaître ce point c'est seulement regarder en face les problèmes qu'il faudra aborder pour le surmonter. C'est, si j'ai bien compris, le problème posé par Isabelle Stengers dans son dernier livre: comment penser la coprésence de ce qui s'affirme en même temps comme hétérogène, sans tomber dans le relativisme, ni avoir recours à l'argument dominateur. Il y a plus là un défi qu'une solution, et, ce défi, je n'en ai pas la clef. Ce sont là des réflexions décousues et je préfère, pour conclure, déposer ce travail au pied du jury, en espérant qu'il permettra d'alimenter la discussion.